



## JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE.

VOL. I.—No. 4.

QUEBEC, SAMEDI, 4 MAI 1878.

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIN.

### FEUILLETON DU "CANCAN."

4 MAI 1878.—No. 4.

## LA FIANCÉE D'ERIC.

Par EMMANUEL GONZALEZ.

IV

Sur la route qu'elle devait suivre, on voyait aux environs du camp une vieille maison branlante et abandonnée, qu'un vivandier venait, depuis la veille, de convertir en cabaret.

Dans cette espèce de bouge se trouvaient cinq soldats qui jouaient en vidant quelques cruches de bière ; mais deux d'entre eux seulement tenaient les cartes : l'un de ces joueurs était Hermann le rouge, l'autre un jeune étudiant qui avait été si indignement trompé par sa première maîtresse, que ne voulant ni se faire moine ni se suicider, il avait pris le parti des armes ; pourtant il n'entendait pas raillerie au sujet de sa mésaventure d'amour, quoiqu'il en parlât lui-même dans ses heures d'abandon ; il dégustait facilement, et comme il était fort bonno lame, les railleurs y regardaient à deux fois. Il se nommait Frédéric Tiefenbach.

Les trois autres soldats étaient de nouvelles recrues, véritables souffredouleurs que le vaillant Hermann traitait partout à sa suite parce qu'il leur savait le gousset bien garni. Hermann qui avait déjà perdu vingt rixdalers, proposa quitte ou double. Tiefenbach accepta ; et cette fois encore la chance fut pour lui.

—Bombardo ! s'écria le colosse en frappant violemment du poing sur la table, avant de jouer avec toi j'aurais dû me souvenir du proverbe : "Malheureux en femme, heureux au jeu."

Frédéric pâlit, et, cachant tout à coup sa tête dans ses mains, on l'entendit sangloter comme un enfant ; les larmes coulaient à travers ses doigts. Mais le grenadier n'eut pas pitié de cette douleur sincère qui avait réveill...

les spectateurs ; les autres soldats faisaient silence ; Hermann, lui, éclata de rire.

—Quelle femmelette ! tu fais honte au régiment, Frédéric ! Il faudra retourner vers ta maman, mon garçon ; tu n'es pas assez grand pour manger des Russes.

Tiefenbach l'interrompit.

Le grenadier ne l'écouta pas.

—Prends garde, Frédéric ; les bons amoureux font des mauvais soldats ; si tu voyais passer au bout de la prairie la robe blanche de ta Charlotte, tu déserterais pour la suivre, et bonsoir la compagnie ! Notre roi bien-aimé ne plaisante pas avec les déserteurs.

Frédéric releva la tête comme un dormeur réveillé en sursaut :

—Qui a prononcé le nom de Charlotte ?

—C'est moi. Y a-t-il défense d'en parler sous peine de mort ?

—Oui, je l'ai défendu, reprit le jeune homme d'une voix sourde.

Hermann se mit à rire.

—Aux autres, c'est possible, mais à moi !...

—A tout le monde, sans exception, s'écria Tiefenbach avec une sorte d'égarément. La plaie est toujours vive et je ne veux pas que chacun y retourne le doigt.

—La foudre écrase le sot ! dit Hermann impatienté ; mais le colonel lui-même ne m'empêcherait pas de dire que ta Charlotte a bien fait de se moquer d'un amoureux de ta trempe !

Il n'avait pas achevé que Frédéric, se ruant sur lui avec l'agilité d'un chat, lui brisa son cruchon de grès sur la tête, et tirant aussitôt son sabre, se mit en défense. Hermann, étourdi du coup, ne pouvait se lever, il tendit vers Tiefenbach son poing fermé :

—Patience, vipère, patience ! je te briserai tout à l'heure entre mes mains comme tu m'as broyé ton pot sur le crâne.

Mais Frédéric était dégrisé de son accès de colère, et se repentant de sa brutalité :

—J'ai eu tort, camarade, j'en conviens. Tends-moi la main et pardonne-moi loyalement. Quant aux quarante rixdalers, je t'en tiens quitte.

Hermann grinça des dents :

—Ah ça me prends-tu pour un men-

diant, à cette heure ? Est-ce que je t'ai demandé la charité, mon beau tourtereau ? Je te payerai ma dette de jeu, par tous les diables ! mais je te payerai aussi ma dette de sang.

Frédéric essaya de le calmer.

—Le roi n'aime pas plus les duellistes que les déserteurs, Hermann. Mieux vaut garder notre sang pour la bataille.

—C'est cela, dit le grenadier ; tu iras dire partout que tu as cassé ton cruchon sur la tête d'Hermann, comme un surnois, et que tu l'as envoyé promener quand il t'a demandé raison. Tu es sans doute de trop bonne maison pour croiser le sabre avec moi ; mais je saurai bien te forcer à déguster, pauvre poltron.

—Poltron ! s'écria Frédéric qui devint pourpre.

—Oui, poltron devant le camarade que tu as outragé comme devant cette Charlotte qui t'a trahi !

—Encore ce nom ! Tais-toi, Hermann !

—Je te souffletterai devant elle, dit le grenadier.

Puis il se leva en trébuchant, saisit son sabre et retroussa sa moustache. Il fit ensuite signe aux trois soldats d'approcher :

—Vous allez nous servir de témoins !

Au moment où ils sortaient tous quatre du cabaret, ils virent s'avancer un jeune homme en costume d'étudiant, Tiefenbach courut à lui.

—Vous sortez de l'université de Göttingue, mon camarade ?

Le nouveau venu, légèrement troublé, hocha silencieusement la tête en guise d'affirmation.

—Alors vous avez entendu parler de moi ? poursuivit avec une sorte d'omphose ironique le malencontreux amant de Charlotte. Je suis ce fameux Frédéric Tiefenbach, de Leipsick, chassé de l'université pour avoir surmonté d'un bonnet d'âne la chaire qu'occupait le vieux et honorable docteur Bettman.

Le jeune étudiant s'inclina de nouveau, Frédéric continua :

—Or, j'ai maille à partir avec ce grand diable de grenadier qui se dressé là-bas comme une montagne de chair et d'os.

—Et vous voulez que je juge votre différend.

—Non, mais je vous prie de me servir de témoin, car il en a deux, et il m'en manque un, ce qui est contraire aux usages.

—Moi, témoin d'un duel ! dit l'étudiant avec une émotion visible.

—Vous n'en êtes pas sans doute à votre apprentissage, et vous devez vous être déjà battu pour votre compte, si vous êtes un véritable étudiant.

Ces derniers mots firent monter le rouge au visage du jeune homme, et il s'empressa de répondre :

—Je serai votre témoin quoiqu'une affaire urgente m'appelle à Altranstad.

—Oh ! je vous rendrai bientôt votre liberté, dit Frédéric avec un sourire mélancolique. Hermann a beau jeu avec moi, car je ne tiens pas à défendre ma vie.

Cependant le grenadier brandissait son sabre en frappant du pied pour appeler son adversaire au combat. Une cruauté froide brillait dans ses yeux, ses narines se ridaient comme celles du tigre flairant une proie, et un sourire insultant crispait ses lèvres. Tout à coup ses yeux rencontrèrent ceux de l'étudiant, et une sorte d'inquiétude se peignit sur ses traits ; mais, après l'avoir attentivement examiné, il fut convaincu de n'avoir jamais vu ce visage doux et pâle, et respira bruyamment comme s'il eût été étonné d'avoir ressenti une émotion inexplicable, presque voisine de la peur. Il pensa involontairement au dernier regard de l'officier saxon qu'il avait tué la veille, éprouva comme un vague désir de ne pas se conduire comme une bête féroce devant le nouveau témoin de Frédéric, et se jura à peu près à lui-même de ne pas tuer son adversaire.

Hermann ne se reconnaissait plus, mais il obéissait à un instinct plus fort que sa volonté. Les deux soldats engagèrent aussitôt le fer, et le jeune étudiant suivit d'un œil avide leur jeu fin et serré. Il se dit tout bas :

—Je vais donc enfin savoir comment il faut s'y prendre pour tuer un homme.

Après quelques minutes de combat, Tiefenbach, atteint d'un coup de pointe audessous du sein droit, tomba sans connaissance.

(A continuer.)